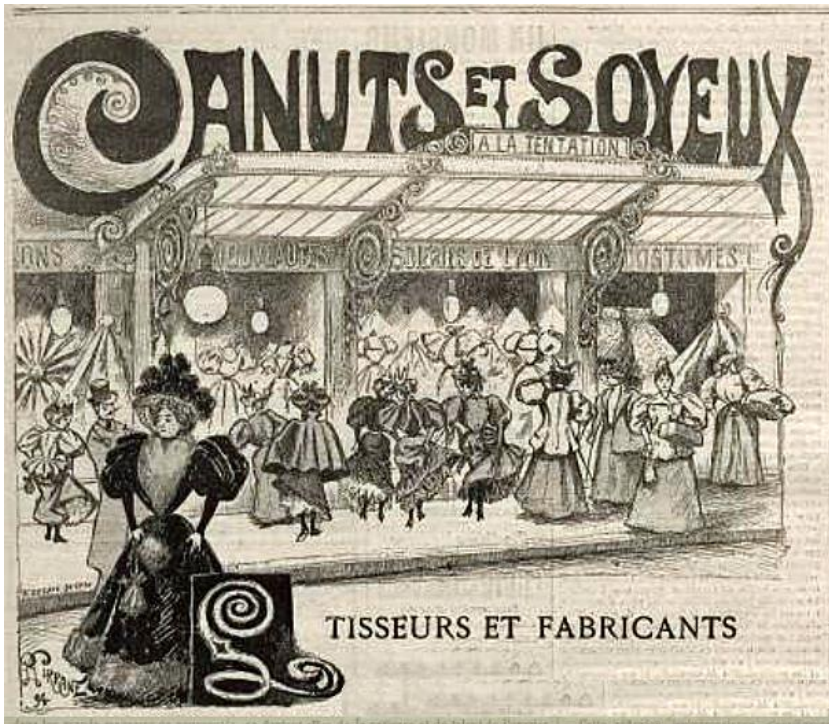




Les élégantes dames qui s'arrêtent éblouies devant les riches et chatoyantes nouveautés, se doutent-elles de la patience et du talent de l'ouvrier qui les a tissées ; se font-elles une idée bien exacte de cette merveilleuse industrie, vieille de plusieurs siècles, et dont Lyon est si justement fier ? c'est à elles, à nos charmantes lectrices, que cette étude est dédiée.

Dans une de ses précédentes causeries, Jacques Mauprat vous a parlé de l'injuste misère des pauvres tisseurs, et vous avez pu lire, dans le *Progrès*, les tristes phases de la crise qu'ils



subissent actuellement. Suivant l'exemple de votre journal, vous vous êtes certainement intéressées à ces braves ouvriers si peu payés, vous qui n'avez jamais songé à trouver trop chers les velours et les satins auxquels vos robes empruntent leurs reflets et leurs froufrous. Et vous aurez raison de vous intéresser aux canuts, aux vrais canuts, si, Lyonnaises, vous tenez à ce que Lyon conserve son antique réputation.

Voilà trente ans que les écrivains lyonnais disent : « Le canut s'en va ;

il n'y en aura bientôt plus un seul ».

Ils ont cette fois presque raison, mais rien n'est perdu, et comme vous le verrez, coquettes lectrices, nous en avons déniché quelques-uns de ces oiseaux rares, vieux lyonnais, assis sur la *banquette* de leurs pères dont ils ont conservé les mœurs et les traditions et, chose plus curieuse, le langage imagé et pittoresque.

Nous en avons trouvé travaillant avec passion, fiers d'impeccables *coups de battant*, que les machines ne donneront jamais, car l'ennemi véritable de l'ouvrier travaillant chez lui est bien le tissage mécanique, qui permet de produire beaucoup, vite et bon marché. La vapeur et l'électricité luttent contre cet ouvrier, sans l'atteindre cependant, car c'est avec lui qu'il faut compter encore pour les inimitables soieries de Lyon, celles qui n'ont pas de prix !

Vaucanson, Jacquard, Breton, ces admirables mécaniciens, en perfectionnant les primitifs métiers d'origine chinoise, n'ont-ils pas amené de véritables révolutions où l'un d'eux a failli perdre la vie ; n'ont-ils pas, suivant en cela la loi du Progrès, causé, dans le milieu paisible des tisseurs, de nombreuses et irréparables misères !

Ce qu'il ne faut pas, par exemple, c'est que les fabricants, pour lutter contre la production étrangère, ne trouvent d'autre remède que de diminuer le salaire de ceux qui travaillent.

« On me dit, écrit Puitspelu, qu'aujourd'hui l'on ne forme plus d'apprentis, que la profession ne se perpétue pas ; elle émigre à la campagne ou bien l'atelier disparaît et l'usine le remplace. Si cela se réalise jamais, Lyon ne sera plus Lyon. »

Et Puitspelu a raison.

Au point de vue pittoresque, l'industrie de la soie avec ses tisseurs, ses ateliers, les bruits divers de ses métiers ; la multitude de gens, hommes, femmes et enfants qu'elle occupe ;



l'animation du quartier des Capucins, du Griffon et de la place Tolozan, où se trouvent réunis les magasins, méritait, à plusieurs points de vue, d'intéresser l'observateur. En fouillant les bibliothèques, en feuilletant les vieux écrits, nous avons été étonné de trouver si peu de choses sur cet intéressant sujet.

Lorsque parurent les *Français peints par eux-mêmes* en 1865, une place y fut réservée au Canut, et Gavarni lui consacra un de ses dessins dont nous donnons une reproduction.

L'apparition de cette brochure, à la devanture d'un libraire de la rue de la Préfecture, amena une petite émeute. Quelques canuts lacérèrent tous les exemplaires en la possession du libraire et refusèrent d'abord d'en payer le prix. Ils s'exécutèrent à l'arrivée du commissaire, mais ce fut alors une véritable bagarre, qui nécessita l'intervention de la garde.

Le *Courrier de Lyon* du 4 octobre 1885, auquel nous empruntons ce fait, ajoute cette réflexion : « Nous n'hésitons pas à attribuer cette destruction à la colère de quelques individus, blessés par les traits d'une vérité trop réelle dont cet article est rempli. »

Cette réflexion irrévérencieuse, s'appliquerait mal aujourd'hui, car le portrait tracé par M. Joanny Augier, auteur de l'article, n'est plus ressemblant quant au physique ; seul le tableau de sa misère est resté le même.

Quelques passages de cet ouvrage sont à reproduire.  
C'est le tableau de la vie du canut en 1850.

Je serais fort embarrassé de donner ici l'étymologie du mot *canut* par lequel on désigne l'ouvrier de la fabrique lyonnaise, qu'il travaille sur la soie, le velours ou les châles. Ce mot est-il dérivé de *canette*, bobine sur laquelle se roule la soie ?<sup>1</sup>

Sur cent cinquante mille habitants que renferment Lyon et ses faubourgs, quatre-vingt-dix mille canuts au moins y exercent leur industrie. Mais ce n'est pas dans l'intérieur de la ville que le canut fait entendre le tic-tac monotone et insupportable de ses métiers<sup>2</sup>, les villages environnants et surtout les faubourgs de la Guillotière, de Vaise, de la Croix-Rousse, de St-Just, des Brotteaux, sont les lieux où le taux peu élevé des loyers, des aliments et des boissons, détermine le choix de sa demeure. À propos des nombreuses économies que le canut est forcé de s'imposer, les personnes qui s'intéressent avec raison aux classes ouvrières, reconnaissent que le salaire de cet industriel n'est pas proportionné à la cherté des objets nécessaires à l'existence. Aussi, un logement toujours étroit et insalubre, une nourriture insuffisante et malsaine, le peu de développement des forces du corps, donnent au canut un caractère particulier d'exaltation morale et de débilité physique.

À ces causes permanentes de souffrances et de privations viennent se joindre parfois le dégoût et l'imprévoyance : la plus légère maladie, la plus courte suspension de travaux, suffisent pour jeter le canut dans le plus affreux dénuement ; et lorsque sa misère se prolonge, on voit alors se produire ces scènes de désordre, ces révoltes, ces combats qui ont fait tant de mal à Lyon depuis un siècle et surtout depuis les événements à jamais déplorables de 1831 et 1834.

(À suivre)



---

<sup>1</sup> Littré dit : « peut-être canette » non pas de *cannette*, mais de *canne*, plus le suffixe *ut* pour *u* qui représente le latin *orem*, français : *eur*. Le canut est donc celui qui use de la canne, dont a été faite la canette.

Comp., *peju*, savetier, celui qui use de la *poix*, de la *pège*. (*Canut, canuse*, dictionnaire de Puitspelu : Le Littré de la Grande-Côte.)

<sup>2</sup> N'est-ce point ce tic-tac, marquant régulièrement la mesure en contre-temps sonores, qui donne au canut cette passion prononcée pour la musique et le chant ? Il est amateur sérieux d'opéra.